

Découverte scientifique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 34

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176690>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Découverte scientifique.

Le monde scientifique, dit le *Courrier des Etats-Unis*, est ému en ce moment par une découverte propre à jeter une lumière nouvelle sur la physiologie des animaux gigantesques qui habitaient la terre dans les temps primitifs. Il existe dans les hautes régions de la Sibérie d'immenses lits de glaces dans lesquels sont conservés non-seulement les squelettes, mais les corps entiers, pourvus de tous leurs organes, à peine altérés, des grands mamifères et sauriens, dont les ossements seuls se retrouvent dans les formations géologiques. A chaque fonte du printemps, des centaines de ces cadavres sont mis à nu, et leurs débris, exhumés de leur linceuil préservateur, sont emportés par les eaux qui s'écoulent au hasard, sans que les gens du pays s'en occupent autrement que pour l'ivoire de leur dents.

Une commission scientifique vient de se former pour en rechercher quelques spécimens aussi intacts que possible, et obtenir, soit par la texture de leurs tissus, soit par la formation anatomique de leurs organes essentiels, des données exactes sur leur mode d'existence, sur leur genre de nourriture, sur leurs mœurs et leurs rapports avec le milieu dans lequel ils vivaient. Dans la solution de ces problèmes gisent des notions que la science ne possède encore qu'à l'état d'hypothèse, et qui ne peuvent manquer d'être recueillies avec un puissant intérêt.

FEUILLETON**LES BUTTERFLY****SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.**

La femme du banquier entendit la question et en fut troublée. Il y avait donc des danses qui n'appartenaient qu'aux femmes des lords, et que les autres femmes ne connaissaient pas ! Elle s'excusa timidement. Le lord l'écouta, les jambes étendues, les mains dans ses poches, à demi couché sur un canapé. Quand elle eut fini : « J'ai eu tort, dit-il, de parler de ces choses ; j'aurais dû savoir la différence qu'il y a entre Londres et New-York. On ne sait gagner de l'argent qu'en Amérique, mais on ne sait le dépenser qu'en Angleterre. Au reste, avec le temps, vous ferez peut-être quelque chose. Le progrès du bon goût est lent, mais réel. Je connais des bourgs en Angleterre qui ne sont guère plus civilisés que New-York. »

Ce dernier coup fut terrible. La feinte bonhomie avec laquelle le lord débitait ses impertinences indigna l'assemblée. Cora seule, insensible à la gloire de sa patrie, fut saisie d'admiration en voyant l'insolence d'Aberfoïl. En Amérique, la grossièreté est un signe de force.

Le lendemain, au moment où elle faisait sa toilette du matin, Cora reçut la lettre suivante :

« New-York, 16 août 1849.

« Chère miss Butterfly,

« Oserais-je vous demander de vouloir bien m'accompagner dans une promenade que je vais faire à Long-Island ? la mer est

belle, et le *steamer* va partir dans une demi-heure. J'attends votre réponse au parloir.

« GEORGES, lord ABERFOÏL, comte de KILKENNY. »

Cette lettre fit battre le cœur de Cora.

« Il est à moi, pensa-t-elle. A moi un lord gouverneur du Canada, un descendant de Richard Strogbow, plus noble que les Plantagenêts ! »

Elle se hâta de s'habiller et descendit au parloir ; le comte l'attendait, et tous deux prirent la route de Long-Island. Je ne m'arrêterai pas à rapporter les discours du lord et de la belle Cora. ils ne se dirent rien qui ne fût parfaitement convenable et prévu en pareille circonstance.

Le lendemain Cora reçut une nouvelle lettre :

« Chère miss Butterfly,

« Hier, bercé près de vous sur les flots de l'Océan, j'ai voulu vous déclarer mon amour. Je n'en ai pas eu le courage. Chère Cora, ma vie est en vos mains. Je vous adore. Soyez ma femme, et je serai toute ma vie, comme aujourd'hui, votre tout dévoué et passionné

« GEORGES, lord ABERFOÏL, comte de KILKENNY. »

Cora faillit s'évanouir de joie. Toutefois elle eut assez de force pour écrire le billet que voici :

« Cher lord,

« Mon cœur est libre, mais ma main dépend de mon père. Un odieux marché, auquel je n'ai pas consenti, me condamne à épouser un Français de ses amis. Venez avec moi à Scioto-Town. Je me jetterai aux genoux du vieux Samuel ; je suis sûre qu'il ne sera point inflexible, et qu'il se rendra à mes prières et à mes larmes.

« Toute à vous,

CORA BUTTERFLY. »

« Voilà un joli rôle pour un lord ! dit Aberfoïl en recevant cette lettre. Elle va se jeter aux pieds d'un vieux chanteur de psaumes, et elle espère qu'il daignera prendre pour gendre un Kilkenny ! Sur ma parole, ces petites filles sont folles. J'ai bien envie de la planter là avec ses scrupules et toute la famille Butterfly. Oui, mais les dollars du père rendront leur antique éclat à l'astre pâissant des Kilkenny. Et que dira Roquebrune, s'il gagne encore son pari ? Cet enragé Canadien se moquera de moi. Il dira partout que j'ai cédé la place au Français. Non, de par tous les diables ! »

Et sur-le-champ il écrivit la lettre suivante :

« Chère Cora,

« Je respecte et j'admire vos scrupules ; mais, croyez-moi, le plus sûr est de nous marier avant de partir. Mon orgueil souffre d'être mis en balance avec ce Français, que qu'il soit. Je vous attends dans ma voiture avec deux témoins. Le ministre est prévenu. Après la cérémonie, il sera toujours temps d'apaiser votre père. J'ai peine à croire qu'il éprouve une colère bien sérieuse de voir sa fille comtesse de Kilkenny, pairasse d'Écosse et d'Irlande. Dans cet espoir, je baise vos mains divines.

« Votre dévoué et passionné

« Georges. »

Cora fit sa toilette, descendit, et trouva dans la voiture le lord et deux témoins qui l'attendaient. L'un des deux était Roquebrune ; l'Anglais, parieur loyal, voulait qu'il fût spectateur de son triomphe.

Une heure après, le mariage était célébré. Le lendemain, les deux époux partirent pour Scioto-Town. Roquebrune les avait précédés.

En arrivant, il dit à Bussy :

« Cora est comtesse de Kilkenny, et il ne t'en coûtera que mille dollars. »

(La suite prochainement).

Pour la rédaction : H. RENOU. L. MONNET.